

▪ « La violence met tout le monde en danger moral »

Entretien

Croire maîtriser facilement la violence est une illusion, pour le sociologue Bernard Perret (1), qui décrypte les violences contemporaines à la lumière de l'œuvre de l'anthropologue René Girard (1923-2015).

Bernard Perret Sociologue - Recueilli par Élodie Maurot,

La Croix : La guerre en Ukraine et le conflit au Proche-Orient nous remettent sous les yeux la violence la plus brutale. En deçà des singularités de ces conflits, est-il possible d'y lire une logique de la violence ?

Bernard Perret : Toute guerre donne à voir la dynamique autonome de la violence, sa capacité à subvertir la volonté des acteurs et leur prétendue rationalité. La pensée de René Girard permet d'en comprendre les ressorts permanents, ce qui ne dispense pas de considérer les causes particulières de chaque conflit, ni bien sûr de prendre position. L'anthropologie girardienne peut nous aider à démystifier la violence, à ne pas être totalement dupes des discours qui veulent en faire un moyen moral et rationnel d'atteindre certains buts.

Dans *La Violence et le Sacré*, Girard écrit : « On dit fréquemment la violence irrationnelle. Elle ne manque pourtant pas de raisons. Elle sait même en trouver de fort bonnes quand elle a envie de se déchaîner. Si bonnes cependant que soient ces raisons, elles ne méritent jamais qu'on les prenne au sérieux. » On peut juger le propos excessif, mais le fait est que l'on sous-estime toujours le caractère réciproque et contagieux de la violence, la spirale de la vengeance et du ressentiment, la trouble fascination que cela produit. Nous ne voulons pas voir que le désir de détruire l'autre finit par l'emporter sur toute autre considération.

Dans ces conflits, tous les protagonistes s'estiment victimes. Est-ce aussi révélateur ?

B. P. : Le souci des victimes, la place centrale qu'elles occupent dans nos débats, est un trait spécifique des sociétés marquées par le christianisme. Pour Girard, c'est l'effet subliminal de la croix du Christ. L'image du Seigneur Dieu s'est arrimée à celle de la victime suppliciée et nul ne peut désormais faire comme si cela n'était pas, qu'il soit ou non croyant.

Toutefois, comme Girard l'a souvent noté, l'humanité s'est arrêtée au milieu du gué. L'impact du message évangélique est suffisamment fort pour nous empêcher de dire « *malheur aux vaincus* » comme les Romains, mais pas assez pour nous faire renoncer à la violence. D'où ce détournement pervers des émotions : même lorsque les victimes

suscitent une compassion sincère, elles servent très vite à justifier une surenchère de la violence. Les djihadistes eux-mêmes parlaient en Syrie en disant : « Nos frères sont des victimes. »

On évoque beaucoup le risque d'importation du conflit israélo-palestinien. Que nous dit Girard au sujet de la contagion de la violence ?

B. P. : Dès que l'on s'intéresse à la violence et qu'on se laisse pénétrer par ses images, on est soi-même à risque d'être pris par la contagion émotionnelle, de s'identifier sans recul à un camp, de choisir ses victimes et de se réjouir du malheur des autres.

La violence est la plus mimétique des passions, et l'attraction qu'elle a toujours exercée est encore amplifiée de nos jours par les réseaux sociaux, véritables machines à attiser les passions collectives. La violence met tout le monde en danger moral, même ceux qui au départ ne sont que des spectateurs – peut-on d'ailleurs rester simple spectateur face à la violence ?

Israël défend son opération au nom de la légitime défense, d'où découlerait une légitime violence. L'Occident lui emboîte le pas. Comment comprendre ce retour de la force ?

B. P. : Nous avons cru au progrès de la civilisation, non sans de bonnes raisons : l'extension de l'état de droit, les juridictions internationales et le développement des échanges économiques sont d'excellentes choses. Mais nous voyons aujourd'hui que la pacification du monde est fragile et que la violence peut tout balayer.

Certains responsables politiques ont tendance à oublier que la défense de l'ordre international ne consiste pas à se déclarer du côté des bons contre les méchants. Il me faut le dire ici nettement : la violence n'est justifiable que dans la stricte mesure où elle est au service d'un ordre politique et juridique susceptible d'être reconnu comme juste et légitime par tous.

Il ne faut surtout pas confondre cette idée avec celle de « guerre juste », au sens de « guerre morale » motivée par une vision particulière du bien, car rien ne dit que cette vision pourra servir de base à l'édification d'un monde pacifié. Or, le schéma de cet ordre juste et légitime n'est pas donné de manière évidente dans le cas du conflit israélo-palestinien.

La légitimité d'un ordre collectif ne se décrète pas. Elle se construit historiquement, en faisant émerger des institutions capables d'édicter des principes et de produire des normes qui font autorité. C'est pour cela qu'il faut avant tout consolider les instances multilatérales et les juridictions internationales existantes. Malgré leur faiblesse actuelle, c'est en elles que se trouvent les solutions.

Certains intellectuels catholiques défendent Israël au nom d'une proximité avec les juifs et vont jusqu'à une théologisation de la violence. Comment sortir de la confusion ?

B. P. : Réinvestir les racines juives du christianisme n'implique pas de théologiser l'État d'Israël ! Théologiser une réalité politique revient toujours à cautionner la sacralisation de la violence. Cette confusion est étonnante. La Bible ne cesse de rappeler que la force doit être au service du droit et de la justice.

Distinguer le guerrier du terroriste est certes nécessaire pour tenter de civiliser la guerre, mais cette distinction est plus fragile et relative qu'on voudrait le croire. Toutes les guerres charrient leur lot d'atrocités. Quand Israël se pose comme « *l'armée la plus morale du monde* », cela crée beaucoup de confusion. On retrouve la rhétorique de George Bush, qui opposait le camp du bien à celui du mal. Une telle posture ne laisse aucune place au traitement politique des problèmes.

Il y a là une ontologisation du camp du bien, qui est une manière typiquement occidentale de sacraliser la violence. Avec l'idée illusoire que nous, parce que nous serions « civilisés » ou « chrétiens », serions capables de faire un usage humain, modéré et rationnel de la violence. Nous devrions pourtant savoir que vaincre la violence est une entreprise beaucoup plus exigeante. Il faut, pour commencer, refuser d'en faire une source de sens. C'est ici que Girard est important, quand il met au jour cette capacité qu'a la violence de produire des récits mystificateurs. C'est une forme perverse de sacré pas toujours facile à décrypter...

Face à la violence, quelle solution envisageait Girard ?

B. P. : L'un de ses apports a été de montrer que l'axe central de la morale évangélique est « anti-réciprocaire » – « *tendre la joue gauche* » au lieu de dire « *œil pour œil, dent pour dent* », pardonner « *soixante-dix fois sept fois* », etc. Ce ne sont pas là des mots d'ordre utopiques témoignant d'un idéalisme échevelé, mais des principes de conduite réalistes fondés sur une compréhension profonde des mécanismes de la violence. On ne peut mettre fin à la violence sans volonté résolue de rompre avec les enchaînements mimétiques.

(1) Bernard Perret, sociologue, auteur de *Violence des dieux, violence de l'homme*, Seuil, 384 p., 25 €